

par Thérèse  
GLARDON,

*bibliste  
et professeur d'hébreu,  
Valeyres-sous-Montagny  
(Suisse)*

## Handicap et royauté : le fabuleux destin de Mefibosheth

Etonnante actualité que celle de ce récit biblique ! Mefibosheth (appelé Meribaal dans certaines traductions<sup>1</sup>) est un jeune homme gravement handicapé depuis l'enfance à la suite d'un accident. Son grand-père le roi Saül s'est suicidé. Son père Jonathan, ses trois oncles et toute sa famille ont été massacrés soit dans des guerres sans merci contre l'ethnie rivale, soit dans de sordides règlements de comptes politiques. On croirait entendre les nouvelles internationales que nous distillent les informations actuelles des médias, ou assister aux sombres intrigues d'un récent film de violence. Et pourtant l'histoire remonte à 3 000 ans environ.

Mefibosheth végète un peu comme un réfugié clandestin dans le *no man's land* de la frontière la plus éloignée de la capitale. Il est le dernier survivant d'une dynastie déchue, ce qui est bien loin d'améliorer sa situation. Son existence même constitue une menace potentielle pour le nouveau pouvoir en place, celui du roi David. A l'instar de certains régimes politiques d'aujourd'hui, et afin d'asseoir solidement leur trône, les rois de l'époque avaient coutume d'éliminer physiquement leurs opposants réels ou supposés. La vie de Mefibosheth est donc suspendue au fil ténu du bon vouloir de David. Quel avenir lui est réservé ? Quel sens sa vie peut-elle encore avoir ? Quelle intervention divine va réussir à sauver une existence aussi malmenée dès le départ ?

<sup>1</sup> Voir le paragraphe « **Bouche-de-honte** », ci-dessous p. 32.

## Quel destin pour Mefibosheth ?

2 Samuel 9,1-13 :

- (1) *David dit : Y a-t-il encore un survivant de la maison de Saül, pour que j'agisse envers lui avec fidélité, à cause de Jonathan ?*
- (2) *La maison de Saül avait un domestique, nommé Civa. On l'introduisit chez David, et le roi lui dit : Es-tu bien Civa ? Il répondit : Oui, pour te servir.*
- (3) *Le roi lui dit : N'y a-t-il plus personne de la maison de Saül, pour que j'agisse envers lui avec la fidélité de Dieu ? Civa répondit au roi : Il y a encore un fils de Jonathan, estropié des deux jambes.*
- (4) *Le roi lui dit : Où est-il ? Civa dit au roi : Il est justement dans la maison de Makir, fils d'Ammiel, à Lô-Devar.*
- (5) *Le roi David l'envoya chercher dans la maison de Makir, fils d'Ammiel, à Lô-Devar.*
- (6) *Mefibosheth, fils de Jonathan, fils de Saül, arriva auprès de David. Il tomba sur sa face et se prosterna. David dit : Mefibosheth ! Il répondit : Je suis ton serviteur.*
- (7) *David lui déclara : N'aie aucune crainte. Je vais agir avec fidélité envers toi, à cause de ton père Jonathan. Je te restituerai toutes les terres de ton ancêtre Saül, et toi-même, tu prendras tous tes repas à ma table.*
- (8) *Il se prosterna et dit : Qui suis-je pour que tu regardes un chien crevé tel que moi !*
- (9) *Le roi appela Civa, le domestique de Saül et lui dit : Tout ce qui appartient à Saül et à toute sa maison, je le donne au fils de ton maître.*
- (10) *Tu travailleras la terre pour lui, toi, tes fils et tes serviteurs, tu apporteras ce qui servira à nourrir le fils de ton maître. Et Mefibosheth, le fils de ton maître, prendra tous ses repas à ma table. Or Civa avait quinze fils et vingt serviteurs.*

- (11) *Civa dit au roi : Je ferai exactement tout ce que tu m'ordonnes, ô roi, mon seigneur... Mais Mefibosheth prendra tous ses repas à ma table comme l'un des fils du roi<sup>2</sup>.*
- (12) *Mefibosheth avait un jeune fils du nom de Mika et tous ceux qui habitaient dans la maison de Civa étaient au service de Mefibosheth.*
- (13) *Mefibosheth habitait à Jérusalem, car il prenait tous ses repas à la table du roi. Il était boiteux des deux jambes. (trad. TOB et NBS)*

Cette histoire au surprenant *happy end* apparaît de prime abord comme un vieux coffre rouillé et verrouillé, émergeant d'un fatras poussiéreux. Mais il vaut la peine de nous livrer à une brève investigation historique et exégétique, de rechercher les clés offertes par la signification symbolique de termes hébraïques, soigneusement choisis par le rédacteur, et d'observer certains indices apparemment anecdotiques, astucieusement disséminés comme des cailloux blancs tout au long du récit. Cette entreprise nous aidera à mettre patiemment au jour ce trésor et à puiser dans ses richesses. Nous examinerons quelques-unes des implications théologiques du texte et en tirerons, en relecture contemporaine, les conséquences au niveau existentiel.

### **Aperçu historique : ascension de David et déclin de Saül**

La brève notice où nous est relatée l'enfance de Mefibosheth en 2 S 4,4, s'insère dans le grand ensemble allant de 1 S 16 à 2 S 5 nommé par les exégètes : « Histoire de l'ascension de David » par opposition à celle du déclin de Saül, premier roi d'Israël.

Le texte biblique nous raconte que, depuis sa victoire sur le fameux géant philistin Goliath qui terrifiait Israël, David le petit berger devient un grand chef de guerre et s'attire l'affection de tout le peuple. Il se lie même d'amitié avec Jonathan, le fils de Saül. Ce dernier le poursuit d'une jalousie

<sup>2</sup> Ce changement énigmatique de personne dans les possessifs sera clarifié ultérieurement (voir ci-dessous le paragraphe « **Restauration royale** », p. 38.).

morbide et jure sa perte. David doit s'enfuir et mène alors une vie errante. Il se met au service des Philistins en évitant toutefois de combattre son propre peuple. Après la défaite et la mort de Saül et Jonathan à la bataille de Guilboa, David revient sur le devant de la scène politique et vole de succès en succès, tandis que le reste de la famille du roi Saül marche vers son déclin.

Le narrateur biblique nous relate la tentative d'Avner, le chef de l'armée du souverain déchu, d'imposer comme roi Ishbosheth, le dernier fils vivant de Saül. Mais celui-ci ne réussit à régner que durant deux années et sur quelques territoires du Nord uniquement. Et là où commence l'histoire de Mefibosheth, fils de Jonathan, deux partisans de David sont en train de tramer un complot pour éliminer Ishbosheth, son seul concurrent sérieux. David n'a été sacré roi qu'à Hébron, il n'est donc pour le moment que souverain du territoire du Sud. « La guerre fut longue entre la maison de Saül et la maison de David. David ne cessait de se renforcer, la maison de Saül ne cessait de s'affaiblir » (2 S 3,1). C'est sur ce fond déjà sanglant de guerres partisans que nous est relaté l'épisode non moins tragique de l'enfance de Mefibosheth.

## Tragédie familiale

« Or Jonathan, fils de Saül, avait un fils estropié des deux jambes... » (2 S 4,4) : ainsi commence l'histoire de Mefibosheth. Jonathan vient d'être tué lors de la même bataille que son père Saül, et son fils est demeuré infirme ou, comme le verbe hébraïque peut encore se comprendre : il a été frappé aux pieds, il est infirme, défiguré, difforme. Rendu incapable de marcher ou de se tenir debout, il incarne le sort tragique des descendants de Saül. Et lorsque Ishbosheth, frère de Jonathan, apprend la mort d'Avner, son principal défenseur, ce sont « les mains qui lui tombent » (4,1) ! En faisant mention des *pieds* puis des *mains* atteints, le texte met en relief l'impuissance générale qui frappe les membres de la famille de Saül !

« Il avait cinq ans, poursuit le texte, lorsqu'arriva d'Izréel la nouvelle concernant Saül et Jonathan ». Le contenu de cette « nouvelle » n'est ici ni nommé ni évoqué, on ne sait ce dont il s'agit et le lieu même n'est pas

mentionné par son appellation ordinaire. Il faut supposer qu'allusion est faite à l'annonce de la défaite d'Israël à Guilboa, prolongement de la vallée d'Izréel, face aux Philistins. C'est surtout la mort honteuse de Saül qui est ainsi passée sous silence. Celui-ci ne voulant pas tomber aux mains de ses ennemis jurés, de méprisables « incirconcis », des païens, demande la mort à son écuyer qui, saisi de peur, la lui refuse. Saül se suicide alors en se jetant sur son épée. Il meurt ce jour-là avec trois de ses fils (1 S 31,6). Les vainqueurs mutilent son corps et le clouent sur la porte de la cité de Beth-Shéan. Les Israélites viennent courageusement récupérer sa dépouille, l'incinèrent (c'est le seul cas dans la Bible !) et offrent une digne sépulture au roi d'Israël et à ses fils.

Cette fin déshonorante et violente du grand-père de Mefibosheth, sous-entendue dans le texte, devient le « secret de famille » dont on n'ose plus parler que de façon allusive et détournée mais finalement symbolique. Elle est tapie dans le récit sous le couvert de ce terme : « la *nouvelle* concernant Saül... ». Ce mot dissimule et révèle à la fois le nœud et le problème enfouis. En hébreu, il pointe vers une direction autre que sa simple traduction « la nouvelle ». Il signifie plutôt « la chose entendue » et vient d'une racine qui signifie également « écouter, obéir ».

## **Le roi, homme de l'écoute**

Or, selon le rédacteur deutéronomiste du livre de Samuel, ce qui a causé la chute et le déclin du roi Saül, c'est précisément de n'avoir pas « écouté et obéi à la voix du Seigneur », déjà à Guilgal une première fois (1 S 13), puis une seconde fois en ne consacrant pas à Dieu la totalité du butin pris à l'ennemi lors d'une bataille contre Amaleq. C'est dans ce fameux chapitre de 1 S 15, qui marque pour Saül et son règne un tournant décisif, que le prophète lui déclare : « Ecouter Dieu – et ce terme revient sept fois dans le chapitre pour en signifier l'importance – vaut mieux que de lui offrir des sacrifices » (v. 22).

Quant à nous, nous pouvons nous poser la question : pourquoi une telle insistance sur le fait d'*entendre-obéir*, au risque d'une interprétation moralisante ? Examinons de plus près cette idée d'un roi comme

« l'homme de l'écoute » : le souverain ne serait pas envisagé d'abord comme celui qui dispense ordres et décrets, mais comme celui qui est attentif aux personnes dont il a la responsabilité, à la situation que le peuple traverse, à Dieu lui-même. Quelle image révolutionnaire du roi ! On perçoit mieux pourquoi le texte met tellement l'accent sur la nécessité d'être à l'écoute de la voix divine : elle est celle qui fait percevoir le sens des événements et par là de l'histoire, elle est celle qui donne l'intelligence pour discerner le meilleur chemin à suivre dans la conduite du royaume. A partir de 1 S 13 et 15, Saül est dépeint comme un homme à « l'oreille cassée » (voir 1 S 13,13-14 ; 15,22-23), sa royauté ne peut donc que décliner. Après la surdité, l'infirmité mentionnée dans le texte par les *mains qui tombent* et les *pieds frappés* (2 S 4,1.4) ne fait que confirmer la chronique d'un déclin annoncé.

## Une royauté pas comme les autres

Alors qu'à l'époque, dans tout le Proche-Orient ancien, le roi est considéré comme le « fils » de la divinité, donc intouchable et possédant tous les droits, il n'en est pas de même pour Israël, dont Yhwh est le seul Seigneur. Les rédacteurs du courant deutéronomiste, dans lequel s'inscrivent les livres de Samuel, critiquent radicalement la monarchie en tant qu'insitution humaine. Ainsi que nous venons de le voir, elle n'est possible et envisageable que si le monarque est désigné par Dieu lui-même et s'il demeure, comme le reste du peuple, soumis à la Loi divine et dépendant de la parole prophétique.

Samuel le prophète a longtemps résisté au désir d'Israël d'être comme les autres peuples... Non seulement son Dieu ne pouvait être représenté par une quelconque image, mais encore la nation devait être radicalement différente en n'ayant ni monarchie ou faste royal pour impressionner les peuplades environnantes, ni une imposante armée pour dissuader l'envahisseur. Voilà qui pour le peuple était trop demander ! Malgré les résistances de Samuel et ses longs avertissements quant aux risques inhérents à la monarchie – « Il (le roi) prendra vos fils... vos filles... vos champs, vos vignes et vos oliviers les meilleurs. Il lèvera la dîme sur

vos grains... sur vos troupeaux. Vous-mêmes vous deviendrez ses esclaves » – le prophète finit par accéder au souhait du peuple : « Nous voulons être, nous aussi, comme les autres nations » (1 S 8,11-20).

Le Deutéronome stipule clairement les limites et les exigences imposées au futur souverain : ne pas avoir un trop grand nombre de possessions – argent, or, chevaux ou femmes – et surtout il devra garder « pour les mettre en pratique toutes les paroles de la Loi et toutes ses prescriptions sans devenir orgueilleux devant ses frères... afin de prolonger pour lui et ses fils, les jours de sa royauté au milieu d'Israël » (Dt 17,14-20) : un bel exemple de sagesse dont peuvent s'inspirer encore aujourd'hui tous ceux qui exercent un quelconque pouvoir ! On comprend ainsi mieux les raisons que les livres de Samuel nous donnent de la destitution du roi Saül.

### « Bouche-de-honte »

Revenons-en à 2 S 4,4 où notre histoire présente l'origine de l'infirmité de Mefibosheth, le petit-fils de Saül : en apprenant la nouvelle de la défaite de Guilboa, « sa nourrice le prit pour s'enfuir et elle était si pressée de fuir que l'enfant tomba et resta boiteux ».

La nourrice, *'omenet* en hébreu, est celle qui *porte solidement* un enfant et lui apprend ainsi la confiance. Le mot « foi » vient de la même racine *'aman* – de même que notre « Amen » – et signifie : « C'est certain, c'est solide, c'est sûr ». En français, lorsqu'on parle de croire, donc de foi, l'accent est mis sur l'activité de celui qui se fie à quelque chose ou se confie en quelqu'un. On dit même « avoir » la foi. En hébreu, c'est l'inverse : ce qui importe n'est pas l'activité du sujet – qui croit ou qui a la foi – mais bien l'objet ou l'être en qui il se fie.

La question déterminante est donc la suivante : « Est-ce assez sûr et solide pour que je puisse m'y appuyer ? Est-ce donc, par conséquent, digne de foi ? » Quand l'hébreu utilise l'expression « Je crois en Dieu », cela signifie qu'*Il est assez solide* pour que je m'appuie sur lui et que je lui fasse confiance. Contrairement au français qui suppose une adhésion intellectuelle du sujet, l'hébreu renvoie à une expérience fondamentale d'*abandon confiant* qui s'apprend dans l'enfance.

Dans notre récit, la nourrice, victime impuissante du choc qui l'atteint par la tragique nouvelle, a malheureusement failli à la tâche d'être celle qui « ne laisse pas tomber » dans les moments difficiles. Mefibosheth est âgé de cinq ans, il vient de perdre son père et voilà qu'il est privé de l'appui et du soutien dont un jeune enfant a besoin en pareille circonstance. Ce qui lui échoit par contre, c'est ce nom de *Mefibosheth*, traduisible en hébreu par « de la bouche de la honte », pour tenter d'exprimer l'innombrable malheur qui frappa sa famille et retomba sur sa propre histoire.

En 1 Ch 8,34 et 9,40, où il est question des descendants de Saül, son petit-fils Mefibosheth apparaît sous le nom de Meribaal, c'est-à-dire « qui dispute avec Baal » ou « de la querelle au sujet de Baal ». *La Bible de Jérusalem*, ainsi que d'autres traductions, telle celle de *la Pléiade*, ont dans un souci d'unification introduit cette appellation-là dans les récits du Livre de Samuel<sup>3</sup>. D'où vient cette variante ? On suppose qu'un scribe voyant le nom de Baal, l'idole, aurait pour éviter de la nommer mis à la place le mot de « honte », d'où la déformation « Mefibosheth ».

Quoi qu'il en soit, on ne peut lire aujourd'hui ce texte sans imaginer la destinée d'un enfant ainsi nommé et la risée dont il va être l'objet. Sans faire outrage à la grammaire hébraïque, ce nom peut également signifier : « de *ma* bouche la honte ». On pense à un enfant qui ne reçoit pas le respect et la tendresse auxquels il a droit, un être sans doute meurtri et estropié à tout jamais non seulement par son accident, mais encore par son nom, par le poids de la mort honteuse de son père, de son grand-père et de ses trois oncles ! (Le quatrième fils de Saül, Ishbosheth, est finalement assassiné lors d'un guet-apens, et c'est de plus cette sordide histoire qui encadre la notice où apparaît l'enfance de Mefibosheth en 2 S 4).

Son handicap, qui exprime dans son corps toute sa tragédie, semble l'écartier à jamais de toute prétention au trône royal. On sait l'importance conférée à l'apparence physique dans la culture de l'époque, surtout pour un candidat au trône. Le roi Saül surpassait en stature tous les autres Israélites, et David est décrit par le chroniqueur comme agréable à regarder et ayant de beaux yeux. Même la notice de 2 S 4,4 qui relate très brièvement et comme en passant toute cette tragédie, paraît mal ficelée et tombée là

<sup>3</sup> On trouve même aussi la variante Mefibaal.

un peu par hasard, à l'image du personnage lui-même. Décidément tout est « boiteux », tout est « mal fait » dans cette histoire !

## **Dernier survivant de la maison de Saül**

L'histoire rebondit en 2 S 9, alors que selon la chronique biblique, David est roi cette fois d'Israël et de Juda, qu'il s'est emparé de Jérusalem, en a fait sa capitale et y a installé l'Arche de Dieu. Le chapitre commence comme un coup de théâtre par la question : « Y a-t-il *encore un survivant* de la maison (= la famille) de Saül ? ». La coutume voulait que le nouveau souverain élimine tout descendant de la dynastie rivale pour supprimer tout risque pour son propre trône, on peut donc craindre le pire : le mot « survivant » pouvant aussi signifier « un reste », il serait facile d'ajouter « ... à éliminer » ! D'autant plus que nous nous trouvons maintenant dans l'ensemble littéraire qui s'étend de 2 S 9 à 2 S 20 ; l'enjeu principal n'en est plus l'accession de David au trône, mais sa succession !

Le terme *survivant* employé dans ce premier verset pourrait aussi se traduire, à cause de sa racine verbale, par l'expression « quelqu'un de trop, un *surnuméraire* ». Le v. 3, quand David réitère sa question, utilise à nouveau une expression ambiguë, qui peut sous-entendre que le roi vise à précipiter la chute, la fin et le néant de la famille de son ennemi. Voilà qui laisserait présumer que la raison d'état risque de l'emporter... D'autant plus que l'expression qui suit « pour que j'agisse envers lui avec fidélité » ou « avec la fidélité de Dieu » est peu claire. Elle pourrait signifier pour David, selon la logique du rejet de la maison de Saül : « Dieu m'a choisi, finissons-en maintenant avec ceux qui s'opposent à son plan ! » Mais est-ce bien cela qui est sous-entendu dans les vv. 1 et 3 ? Pour répondre à cette question, examinons d'un peu plus près le sens de cette expression telle qu'elle apparaît en hébreu : « Pour que je *fasse hésed avec lui* ».

## **Faire *hésed* et garder l'alliance**

Ce terme *hésed* si particulier suppose une alliance d'amitié impliquant un devoir d'assistance et de solidarité entre deux personnes. Sa

traduction en grec par *eleos* (compassion) et en latin par *misericordia* peut déjà nous donner une indication sur son sens, mais celui-ci recouvre une réalité beaucoup plus vaste et plus complexe. Selon André Neher, faire *béséd* a un sens affectif qui va au-delà de l'obligation de porter secours, car il suppose l'amour et la grâce. Le sens sous-jacent à ce terme semble donc déjà exclure toute velléité de vengeance de la part de David.

Cependant, l'élément déterminant ici est la mention « à cause de Jonathan ». On sait l'amitié qui unissait David au fils de Saül au moment où le vieux roi menaçait sa vie. Le premier livre de Samuel, au chapitre 20, nous relate que Jonathan promet de protéger David de la colère de son père et de favoriser sa fuite ; il lui demande en contrepartie : « Si je meurs, tu ne devras jamais retirer à ma maison ta fidélité, ta *béséd*, pas même quand le Seigneur retirera les ennemis de David, un par un, de la surface de la terre. Et Jonathan conclut un pacte avec la maison de David. . . Jonathan fit encore prêter serment à David dans son amitié pour lui » (vv. 15-17).

Ainsi, dans la question de David : « N'y a-t-il plus un homme de la maison de Saül pour que je fasse avec lui la *béséd* de Dieu ? » (2 S 9,3), alors que l'expression hébraïque du début de cette phrase (un survivant, un reste, un homme en trop) pouvait laisser entendre que le glas de la descendance de Saül avait sonné, la précision de la suite du verset semble définitivement changer la donne en faisant référence au pacte d'amitié avec Jonathan, scellé par cette bénédiction : « *Que le Seigneur soit entre toi et moi*, entre ta descendance et ma descendance, à jamais » (1 S 20,42). David, maintenant en position de force, est placé devant une promesse à accomplir. Va-t-il effectivement aller au bout de son geste et rendre le bienfait reçu jadis au travers de Jonathan, celui dont le nom signifie « le Seigneur donne, le Seigneur accorde » ?

## **A la recherche du fils perdu**

Lorsque David pose ces questions pour se mettre en quête d'un éventuel descendant de Saül, c'est Giva, l'un des anciens domestiques du roi déchu, qui lui apporte une réponse. (Il faut relever ici que ce nom de

Civa évoque quelque chose de rigide comme une statue ; c'est un terme pouvant aussi désigner une idole). « *Il y a encore un fils de Jonathan, (mais il est) frappé aux jambes* » ou « *perclus des deux pieds* » (v. 4) – ce qui sous-entend peut-être qu'il n'y a rien à craindre ou à espérer de lui.

Quant à la précision du verset suivant, elle est grammaticalement surprenante : le texte ne dit pas : « Il est *dans* la maison de Makir », mais « il est *la maison* (= *la famille*) de Makir ». Ce nom signifie « vendu » ou « traître ». Civa aggrave-t-il le cas de Mefibosheth en laissant sous-entendre qu'il est acoquiné à une sorte de « collabo », de partisan de Saül ? Mais cette épithète peut aussi suggérer que ce personnage, dans une contrée traditionnellement fidèle à Saül, était mal vu là-bas pour s'être rallié à la cause de David. Plus tard d'ailleurs, Makir apportera une aide substantielle à David, lors de la fuite de ce dernier devant son fils Absalom (2 S 17,27-29). Makir, précise enfin le texte, est fils d'*Ammiel* : il est donc bien du *peuple de Dieu*. Ou bien encore, '*am* signifiant aussi « clan et parenté », Ammiel pourrait sous-entendre que « ma parenté, c'est Dieu », nom qui, face aux regards suspicieux, sanctifierait et justifierait ainsi toute sa famille.

## Dans le désert du non-être

Mefibosheth s'est établi à *Lô-Devar* (2 S 9,4), un lieu de « rien du tout » ou de « nulle part », si l'on suit l'orthographe du Targum<sup>4</sup> et de certains manuscrits. Cette bourgade est située tout au nord, près du Lac de Kinnereth. Lô-Devar se trouve même au-delà du Jourdain. Le texte voudrait-il insinuer par là que ce réfugié s'est caché dans un « trou perdu » aux confins du pays promis, bien loin de Jérusalem maintenant capitale du royaume ? Le « cas Mefibosheth » semblerait classé et enterré. Selon cette première hypothèse, *Lô-Devar* voudrait dire qu'on ne *parle plus* de lui...

Mais *Lô-Devar* peut aussi signifier, si l'on se réfère à d'autres manuscrits, que cet exilé du bout du monde, lui qui n'a pas encore parlé, a justement « quelque chose à dire » (« *à lui la parole* »). Ou bien encore,

<sup>4</sup> Version araméenne de la Bible hébraïque.

selon un autre sens de la racine *Davar*, on peut entendre ceci : « *A lui un événement* », à lui cet infirme dont on n'attend plus rien, va arriver *quelque chose*<sup>5</sup> qui va renverser le cours de son histoire. La même expression idiomatique utilisée ici évoque d'ordinaire l'envoi ou le surgissement de la parole à un prophète.

Et de fait, il s'agit bien d'un bouleversement étonnant et prophétique qui va se produire dans sa vie : le roi David est à l'image du berger de la parabole des évangiles, il va se mettre en quête de la brebis perdue, blessée et apeurée. Il envoie chercher Mefibosheth, le rejeté, l'exclu, l'exilé, le fils perdu de la lignée perdue. Le texte hébreu précise même qu'il l'envoie *prendre* (v. 5), et ce verbe qui peut aussi se traduire par « saisir, ravir, emmener » met en relief la force et la résolution avec lesquelles il le fait sortir et le délivre de sa condition.

## Quand l'amour change la (mal)donne

Le texte laisse deviner la crainte de Mefibosheth quand il paraît devant celui qui est maintenant son roi. Lui, « l'estropié », le « fils de la honte », arrive de son « nulle part » et paraît dans toute sa vulnérabilité. Il sait ce qu'il risque en tant que descendant de Saül, pouvant encore être perçu comme un rival potentiel face aux héritiers de la couronne de David. « Et Mefibosheth, fils de Jonathan, fils de Saül... tomba sur sa face et se prosterna. David dit : Mefibosheth ! Il répondit : Je suis ton serviteur. David lui déclara : Ne crains pas ! » (vv. 6-7a).

De façon surprenante, la scène se déroule exactement comme celle des récits où Dieu se révèle et appelle<sup>6</sup>. Les déclarations de David résonnent alors comme les promesses d'assistance divine qui viennent rassurer : « Je veux vraiment faire *béséd* avec toi : je t'assure de mon alliance de grâce ». La mention « à cause de ton père Jonathan » (v. 7b) évoque celle du Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob dans les théophanies<sup>7</sup>.

<sup>5</sup> *Davar* signifie entre autres en hébreu : une parole, une promesse, un oracle, un événement, quelque chose, un fait, une affaire.

<sup>6</sup> Voir par ex. Ex 3,4 ; Gn 22,1 ; 1 S 3,10 ; Jn 20,16, où le nom est parfois répété.

<sup>7</sup> Voir par ex. « Je suis le Dieu *de ton père*... » dans l'apparition de Dieu à Moïse en Ex 3,6.

La suite de la promesse contient un terme très intéressant que nous allons examiner selon un procédé cher à l'exégèse rabbinique : « Je te *restituerai* toutes les terres de ton ancêtre Saül ». Ce verbe, *hashibothi* en hébreu, est construit avec les mêmes consonnes que *Mefibosheth*. On retrouve *bosbeth*, la honte, et *hashib*, verbe qui signifie : « Je changerai ta condition antérieure, je te rétablirai dans la position qui est profondément la tienne, je te restituerai tous tes biens ». Cette expression, très courante chez les prophètes annonçant le retour de l'Exil, est parfois comprise comme impliquant la libération des captifs. Par un simple changement dans la disposition des lettres de ce nom si ridicule de Mefibosheth, le verbe hébreu *hashibothi* ouvre donc une perspective de promesse bien plus vaste que celle de notre simple mot « restituer ».

Dans la Bible hébraïque, l'origine des noms propres s'appuie souvent sur une simple assonance phonétique plutôt que sur l'observance stricte des règles de grammaire et d'orthographe<sup>8</sup>. Le jeu de mots entre *Mefibosheth* et *hashibothi* laisse ici entrevoir un changement radical dans la vie de celui-ci : le passage décisif de l'opprobre à la dignité. Sous le rayon de l'amour divin, les données du nom, donc de l'identité, sont comme bouleversées et recomposées. Et aux deux extrémités du mot *hashibothi*, encadrant le miracle de transformation et l'apparition de cette toute nouvelle donne, apparaissent comme en lettres d'or les consonnes du nom divin *Yah*, signature discrète du véritable auteur de cette merveille !

## Restauration royale

Pour couronner le tout arrive la promesse : « Toi-même tu prendras tous tes repas à ma table », grâce incroyable qui va faire de lui à tout jamais une personnalité intouchable de la cour du roi ! Il s'agit bien ici d'une restauration dans tous les sens du terme ! Sur le plan symbolique, l'affamé de tendresse, le privé d'affection, le laissé pour compte qu'est cet adolescent<sup>9</sup>, pourra enfin retrouver un père et grandir sereinement vers l'âge adulte.

<sup>8</sup> Voir par exemple *Abram, père élevé*, dont le nom est changé en *Abraham*, nom qui correspond, non pas orthographiquement mais phonétiquement, à *père d'une multitude* (Gn 17,5).

<sup>9</sup> Mefibosheth serait alors âgé de douze ans d'après la chronologie des textes.

Au v. 9, Mefibosheth n'est plus le pauvre reste ou le misérable survivant, celui qui se considérait comme « un chien crevé », un « serviteur » (ou même un « esclave ») indigne d'une quelconque attention (v. 8). Le voilà maintenant honoré devant ceux qui avaient assisté à son humiliante tragédie et l'avaient sans doute méprisé. A deux reprises, face à Civa, David lui donne le titre de « fils de ton seigneur et maître ». Il fait de lui celui qui retrouve « tout ce qui appartenait à Saül et à toute sa maison », c'est-à-dire ses possessions familiales, ses serviteurs et ses titres ; Mefibosheth accède ainsi au rang de fils de roi. Civa, ses fils et ses serviteurs, devront désormais travailler pour lui. Le petit-fils de Saül non seulement récupère le patrimoine familial et les privilèges royaux mais acquiert en plus un nombre accru de personnes à son service : « Civa, précise le texte, avait quinze fils et vingt serviteurs ». Trente-six personnes au total vont désormais enrichir sa vie !

Cet ancien exilé dont la vie était menacée quitte sa condition précaire et voit son avenir transformé et assuré : quatre fois le texte revient sur l'expression « prendre ses repas à la table du roi » (vv. 7,10,11,13) et trois fois l'hébreu précise « pour toujours » (vv. 7,10,13), ce qui confirme bien le décret royal du v. 9 : « Je l'ai donné » (= c'est fait et décidé). Lui qui était en état de manque permanent « trouvera toujours de la nourriture à la table du roi » (v. 7).

Voilà qui n'est pas fait pour plaire à l'ancien serviteur de Saül, qui doit maintenant « travailler la terre pour Mefibosheth » (v. 10), à l'image d'un certain Adam poussé hors du paradis terrestre et se retrouvant parmi les épines et les ronces ! Civa a l'air de se plier à la décision royale – d'ailleurs il n'a pas le choix – : « *Ton serviteur* agira selon *tout ce que mon seigneur le roi ordonnera à son serviteur* » (v. 11a). Mais il en est tellement choqué – le texte massorétique<sup>10</sup> le montre bien – qu'il répète servilement l'expression de David et n'en change pas la formulation à la première personne : « Mais Mefibosheth mange à *ma* table comme l'un des fils de roi » (v. 11b) !

<sup>10</sup> Texte de la Bible hébraïque que les massorètes, savants grammairiens, ont pourvu de voyelles et d'accents ainsi que de diverses notations vers les 9<sup>e</sup>-11<sup>e</sup> siècles, et toujours en vigueur aujourd'hui.

Quand on pense au poids d'exclusion qui pesait sur l'infirme, on réalise mieux ce que le geste de David a de révolutionnaire, voire d'icône-claste : dans la législation du livre du Lévitique régissant le sort de « l'aveugle ou du boiteux » (Lv 21,16-22), aucun Israélite ayant une infirmité ne pouvait par exemple exercer la fonction sacerdotale dans le sanctuaire. Il ne devait pas « s'approcher pour présenter la nourriture de son Dieu ». Et voilà que, dans cette histoire, David honore comme un *V.I.P.* et élève à la plus haute dignité celui que la société rejetait et traitait comme un paria !

Plus tard, l'histoire montrera que Civa n'a vraisemblablement pas pu digérer le généreux acte royal, il accusera son nouveau maître de la plus infâme trahison : celle d'avoir pris le parti d'Absalom lorsque celui-ci fomenta une révolte et voulut ravir le trône de son père David (2 S 16). Tout cela parce que Mefibosheth, à cause de son handicap, n'avait pu fuir avec David lorsque les troupes de la conspiration menaçaient Jérusalem (2 S 19,27).

## Souffler sur la honte

Signe marquant de ce nouveau départ pour Mefibosheth qui trouve en David et ses fils un père et des frères, le texte, dans un raccourci étonnant, lui attribue par anticipation un jeune fils nommé *Mika* (v. 12), ce qui signifie : « *Qui est semblable* à Dieu ? » On trouve la même expression dans le Ps 113 : « Qui est semblable (*Mika*) à notre Dieu ?... Il relève le faible de la poussière, il tire le pauvre du tas d'ordures, pour l'installer avec les princes, avec les princes de son peuple » (vv. 7-8).

Voilà qui résume bien le dénouement de cette histoire qui avait si mal commencé : elle se termine dans la capitale, le palais du roi. Celui que l'on avait exclu, exilé à la périphérie, aux confins du royaume, se retrouve tout au centre, à Jérusalem où réside l'Arche de la présence de Dieu.

Le texte hébreu dit même, curieusement : « Mefibosheth habitant à Jérusalem, car à la table du roi toujours venant (il vient) se restaurer... » (v. 13). Parvenu à ce point du récit, le narrateur n'utilise plus de verbe conjugué pour décrire la condition finale de Mefibosheth, mais seulement des participes, comme si l'on était entré dans un état permanent, loin

des aléas de l'histoire, dans « un temps hors du temps ». Cette table dressée pour le roi et ses fils peut alors préfigurer le banquet du Royaume, elle symbolise le partage d'une parole qui nourrit, la fête eucharistique d'une communion qui ne finit jamais. Elle anticipe la parabole évangélique, où ce sont justement, non les nantis et les bien lotis, mais « les pauvres, les estropiés, les aveugles et les boiteux » qui ont part au festin (Lc 14,21).

Car *Mefibosheth* peut aussi se comprendre, non plus comme « issu de la bouche de la honte » (*Mippibosheth* qui donne *Me-pi-bosheth*), mais comme « celui qui souffle sur la honte » (*Mefi-bosheth*<sup>11</sup>) et qui la congédie. Les lettres mêmes de la tragique histoire qu'il a vécue vont sous le souffle divin prendre un tout autre sens. Autrefois ce nom, à chaque fois qu'il retentissait, ne pouvait que raviver la blessure de son accident d'enfance et ancrer en son cœur d'enfant la certitude d'une infériorité irrémédiable ; maintenant ce même nom prend une tout autre signification, signe de sa libération.

Et si l'on creuse encore un peu, ce nom ne vient-il pas à l'origine de *Mippihaal* : « de la bouche du Maître »<sup>12</sup>, non pas de Baal l'idole, mais de *baal* qui veut dire aussi le *Maître*, celui-là même qui a la puissance de transformer le mal en bien (Gn 50,20) et qui nous associe à son règne (Ps 110)<sup>13</sup> ? Mefibosheth ne devient-il pas maître lui aussi ?

## Le mot de la fin

On pourrait imaginer Mefibosheth assis à la table du roi et de ses fils, maintenant invulnérablement barricadé et confiné dans un bonheur sans faille. Pourtant le récit, échappant au « syndrome de l'apothéose », s'achève sur cette curieuse phrase : « Et Mefibosheth était boiteux des deux jambes ». (On peut la considérer sur le plan de la structure sémitique du récit, comme la borne finale d'une inclusion<sup>14</sup> qui renvoie au tout

<sup>11</sup> En hébreu la même lettre donne les sons « p » et « f ».

<sup>12</sup> Voir la note de la *TOB* à propos de 2 S 4,4, *Ancien Testament, version intégrale*, p. 571.

<sup>13</sup> Voir aussi dans le Nouveau Testament : Ep 2,6.

<sup>14</sup> « L'inclusion sémitique est un procédé de composition typique de l'Ancien Proche-Orient, consistant à encadrer une unité littéraire par un choix de mots ou d'idées disposés

début de l'histoire en 2 S 4,4 : le récit s'achève avec la même expression, ou presque, que celle de son commencement).

Ce que le texte met par là en évidence, c'est le fait que Mefibosheth demeure avec son handicap, sa vulnérabilité. Dans le sobre réalisme de cet « évangile selon Samuel », qui congédie tout triomphalisme facile, le héros handicapé n'en est que plus proche de nous. Au sein même de sa fragilité qui demeure, il a pu entrer dans l'apaisement, dans une joie souveraine et une plénitude de sens qui annonce celles du monde à venir.

Au début du récit, le verbe qui relate l'accident de Mefibosheth est employé au passif, « il a été rendu boiteux » (2 S 4,4) ; cette forme unique dans l'Écriture souligne peut-être la fatalité aveugle qui s'abat sur cet enfant et paraît sceller sa destinée à tout jamais. Pourtant, par la surprenante pluralité de significations des racines hébraïques, le mot « *boiteux* » désigne aussi « celui qui *saute et passe par-dessus* », ce sont les lettres mêmes du « passage », de la « Pâque » ! Voilà bien le mot de la fin : car la blessure et le handicap de Mefibosheth sont devenus lieux de passage de la grâce. Elle s'est glissée jusqu'à lui, elle a renversé sa situation. Par là ce récit anticipe même la réalité ultime : le choc, la chute, la mort, sont engloutis par la vie de résurrection !

Ainsi, comme le déclare Eloi Leclerc, le Royaume de Dieu s'établit « non dans un lointain pays de rêve, mais au cœur de la condition humaine la plus dure, la plus défigurée, la plus inhumaine ». Le fait qu'Eloi Leclerc soit lui-même un rescapé de Buchenwald et de Dachau confère à ses paroles un relief saisissant. « L'aujourd'hui du Règne, poursuit-il, s'adresse à tous les exclus, les bannis, les abandonnés, à tous les crucifiés. Et sa présence à leurs côtés attestera que Dieu les a rejoints dans leur abîme et que le Royaume de lumière est venu jusqu'à eux. Dans l'histoire du Christianisme occidental, l'événement du salut a été pensé plus souvent en termes de libération que de transfiguration. Pourtant la libération apportée par Jésus ne se réalise vraiment que dans une transfiguration. Jésus laisse l'homme *avec ses faiblesses*... mais il les *transfigure* en les prenant sur

lui-même et en faisant de la condition humaine la plus pauvre le signe même de la nouvelle proximité de Dieu au monde<sup>15</sup>. »

## Mefibosheth figure du Christ ?

« Qui donc a cru à la nouvelle que nous avons entendue<sup>16</sup> ?

La force du Seigneur, en faveur de qui s'est-elle révélée ?

Devant Lui, celui-là végétait comme un rejeton,

Comme une racine sortant d'une terre aride » (Es 53,1-2a).

La description du Serviteur souffrant dans les poèmes d'Esaië correspond si bien à celle de Mefibosheth, dernier reste d'une dynastie décadente, faible rejeton s'élevant sur le sol desséché de la maison d'un Saül destitué et rejeté !

« Il n'avait ni aspect ni prestance... ni apparence...

Il était méprisé, laissé de côté par les hommes » (v. 2b).

Le descendant du premier roi d'Israël (*Sha'oul* : le Désiré, celui que l'on recherche, que l'on demande, que l'on interroge), n'était plus qu'un « estropié des deux jambes ». Il était bien « l'homme de douleur, familier de la souffrance » ; défiguré par l'infirmité, il représentait « celui dont on détourne son visage », porteur d'un tel poids d'histoire familiale que « nous ne l'estimions nullement » (v. 3).

Dans le contexte de l'époque, le malade ou l'infirme était suspecté d'avoir commis une terrible faute pour mériter un tel châtement : « Et nous, nous l'estimions touché, frappé par Dieu et humilié » (v. 4). La racine verbale du verbe *frappé* se retrouve deux fois dans notre récit de 2 Samuel ! (4,4 ; 9,3). « En fait ce sont nos souffrances qu'il a portées, ce sont nos douleurs qu'il a supportées » (v. 4).

Si le personnage de Mefibosheth, qui a dû souffrir les conséquences des fautes d'autrui, est une image du Christ subissant la honte et le rejet en mourant sur une croix en dehors des murs de la ville sainte (He 13,12), alors par la fin de son histoire même, il vient préfigurer la *réhabilitation*

<sup>15</sup> Eloi Leclerc, *Le Royaume Caché*, Desclée de Brouwer, Paris, 1987, p. 159.

<sup>16</sup> Concernant les termes *entendre* et *nouvelle*, voir p. 29, le paragraphe « **Tragédie familiale** ».

du Christ dans la *Pâque* de sa résurrection, qui nous ouvre les portes de la maison du Roi et l'espérance d'avoir part avec lui au banquet du Royaume.

### **Fine pointe théologique ?**

Il est vraiment surprenant qu'à l'intérieur des récits des livres de Samuel, où David préfigure le roi Messie choisi et élu par Dieu, le descendant de la dynastie rivale et rejetée, devienne lui aussi figure messianique – comme si Mefibosheth venait « racheter » la faute de Saül et mettre fin aux tragédies familiales qui s'ensuivirent, comme si Dieu avait voulu lui aussi « faire *bésed* » avec cette lignée tombée en disgrâce !

Pouvait-il venir quelque chose de bon de la maison de Saül ? Oui, l'amour et l'humour divins s'amuse à déjouer les données de notre histoire. Oui, car sa compassion s'étend à toutes ses créatures, au-delà de nos préjugés, fussent-ils théologiques. Une lecture rapide et traditionnelle de ces textes peut nous leurrer, un examen plus attentif nous révèle que les choses ne sont pas aussi claires et limpides qu'elles le paraissent : le rédacteur fait croire qu'il s'inscrit fidèlement dans la ligne traditionnelle de son école mais, en fait, il a habilement parsemé son récit de détails subversifs, révélant par là une théologie plus avancée, plus hardie, plus fine et plus intelligente, bref plus prophétique...

### **Hymne à la divine *bésed* qui fait renaître**

Sans avoir l'air de rien, ce petit récit entonne pour nous l'hymne à la force et à la liberté incroyables de la *bésed* divine, celle qui se glisse dans les interstices de nos carapaces endurcies pour parvenir jusqu'à notre cœur, jusqu'à nos plus profondes faiblesses, la *bésed* divine, ce souffle irrésistible qui vient tendrement bouleverser ce que nous croyions fixé, figé et décidé à tout jamais ! La racine *bosh*, qui semble enfoncée à perpétuité dans le cœur des Mefibosheth que nous sommes, ne fait pas seulement référence à la honte, mais l'amplitude de sens de ce terme inclut également les déceptions, les désillusions, les injustices, tout ce qui a jeté la confusion dans notre esprit. Cette *bésed* qui n'appartient qu'à Dieu vient jeter un

rayon annonciateur de l'irruption d'une nouvelle réalité, celle d'une filiation qui nous élève à la dignité de fils et filles de Roi.

Lorsque David appelle Mefibosheth par son nom, c'est bien une relation qu'il lui offre. Celui qui, selon le sens de son nom, n'était qu'un objet innommable de honte, reçoit une identité nouvelle par la parole créatrice qui lui est adressée, il est promu à la dignité inaliénable de fils. Lorsque Mefibosheth se prosterne aux pieds de David, il est comme l'enfant qui naît... Ce petit peloton de déni et de rejet, d'oubli et de disgrâce, accepte en quelque sorte de se laisser rejoindre par ce rayon de tendresse. Il se relève comme un être nouveau, émergeant de l'enfermement des déterminismes de son passé, sur le terrain de la grâce et de l'acceptation qui le portent désormais et qui ne le lâcheront plus.

« Ruisseau de la tendresse	Soleil de la tendresse
Au creux de nos déserts,	Au jardin du tombeau,
Tu meurs dans nos détresses,	Vivant, tu nous redresses

Nos deuils et nos enfers :	En un espoir nouveau :
Aux lieux qui crient l'absence	Ton souffle fort et tendre
D'un Dieu qui semble froid,	Nous pousse à notre tour
Tu portes l'impuissance	A vivre et à répandre
De Son amour en croix.	Ce règne de l'amour <sup>17</sup> . »

## Où cette histoire rejoint la nôtre

Ne sommes-nous pas tous plus ou moins des blessés de la confiance, de ceux que d'une manière ou d'une autre on a un jour laissés tomber, que l'on a même oubliés, ignorés, et qui ont erré dans le « nulle part » du non-être et du néant ? N'y aurait-il pas là pour nous la promesse que ce qui est cause d'humiliation peut devenir, par l'intervention de Celui qui fait *béséd* avec nous, sujet d'honneur et de louange ? Quand nous entrons dans cette certitude : « Je suis aimé(e) », notre personne, notre passé, notre hérédité, notre faiblesse restent certes inchangés, mais sous

<sup>17</sup> Christian Glardon, chant : *Hymne à la tendresse divine*, §§ 3 et 4, 2005, sur la mélodie de « Roi couvert de blessures » de Hans-Leo Hassler, 1601 (*Psaumes et Cantiques*, n° 287).

nos yeux les mêmes lettres viennent écrire un nom nouveau qui nous « rend notre dignité et notre fierté » (Ps 2,4 *FC*). C'est ce que proclame l'apôtre Paul à sa manière dans l'épître aux Romains : « J'estime en effet que les souffrances du temps présent sont sans proportion avec la gloire (le poids, l'importance de *la nouvelle identité*) qui doit être révélée en nous » (8,18).

Déjà dans l'Ancien Testament, c'est cette Bonne Nouvelle qui est annoncée aux '*anavim*, c'est-à-dire aux pauvres, à ceux qui souffrent, à ceux qui sont non-suffisants, qui se reconnaissent en manque de l'essentiel (Es 61,1s). Dans le livre de Sophonie, c'est à cause de ces mêmes '*anavim*, ces petits, ces humiliés, ces méprisés, que Yhwh laisse la vie à Jérusalem. C'est par eux seulement que le salut d'Israël et du monde devient possible et ce sont eux qui enseigneront le droit et la justice à tout le peuple<sup>18</sup> ! Si, dans l'Évangile, c'est aux plus démunis que s'adressent en priorité les signes du Royaume, bien avant déjà, l'histoire de Mefibosheth vient crier un joyeux et radical nouveau message à tous les handicapés du corps ou du cœur que nous sommes tous d'une manière ou d'une autre.

A nous, malmenés ou déçus de la vie, d'accueillir l'offre incroyable qui nous est faite par la confiance toute simple qu'un nouveau départ est possible et qu'il nous est librement offert dans un mystère de grâce et de tendresse. Mefibosheth n'était-il pas en fait de lignée royale ? Et pour nous, la vérité enfouie tout au fond de nous n'est-elle pas celle de l'*imago Dei*, de la personne intacte et inaliénée, de l'enfant divin à naître... en nous ?

*Bosh*, la honte avec son cortège de maux, et *show*, la transformation, le retour (de là le mot *teshouvah*, la conversion), sont en hébreu composés des mêmes lettres inversées. Ainsi quand tu sens que l'ancienne identité menace de t'envahir à nouveau, reviens (*show*)<sup>19</sup>, retourne à la tendresse !

---

<sup>18</sup> Voir Erich Zenger (et al.), *Einleitung in das Alte Testament*, Kohlhammer, Stuttgart, Berlin (etc.), 1995 (1), 1998 (2).

<sup>19</sup> En hébreu, l'infinitif (l'action envisagée) et l'impératif de ce verbe ont la même forme.

## Accueillir sa propre fragilité

Se laisser toujours à nouveau ré-enfanter dans la divine *béséd* permet de se redonner à soi-même cette compassion reçue. Car pour nous accepter nous-mêmes tels que nous sommes, nous avons d'abord besoin de réaliser que Dieu nous accueille tout entiers, y compris nos faiblesses, avec la même miséricorde, la même bienveillance que celle de David envers Mefibosheth. De même que seul le souffle de la tendresse peut apaiser la brûlure de l'humiliation, seule la douceur de la compassion nous rend capables d'accueillir tout notre être, aussi avec ses côtés que nous jugeons « faibles » et « fragiles ». Seul l'accueil de l'amour inconditionnel permet d'accepter en nous-mêmes ce que nous trouvons intolérable et refusons. Le regard extérieur d'un Dieu qui ne juge pas permet une conversion de notre regard intérieur, qui nous amène à nous percevoir finalement comme uniques et incomparables.

L'histoire de 2 S 9 devient alors tout aussi vraie sur le plan intérieur : elle ouvre un chemin de réconciliation entre le David et le Mefibosheth qui se trouvent au-dedans de soi. C'est une histoire toujours à redire et à raconter, dans le silence ou le tumulte, à l'intérieur de soi.

## Faire un choix à l'intérieur de sa propre histoire

David, dont le nom signifie « Aimé » et qui s'est ouvert à la grâce, à la royauté qui lui a été offerte, ne choisit pas la pente facile de l'affirmation de son propre pouvoir ou de la vengeance et de la rétorsion, à cause des souffrances endurées jadis. Il pourrait rester prisonnier du souvenir douloureux de Saül et de sa persécution tenace. Mais il emprunte une autre voie et s'aventure sur le terrain du pardon et de la grâce. Il choisit de faire mémoire de l'amitié et de la protection que lui a témoignées Jonathan. A la hargne acharnée du père, il préfère la bienveillante complicité du fils. Voie libératrice qui lui permet maintenant de transmettre à Mefibosheth le méprisé, l'exilé, l'amour dont il a été l'objet.

Et il va même au-delà : il donne au petit-fils de son ennemi juré une position quasi semblable à la sienne, il rétablit le fils de la dynastie

rivale dans ses privilèges royaux, au risque de son propre trône. Même si d'aucuns prétendent que ce geste n'était qu'une habile manœuvre politique destinée à mieux tenir Mefibosheth sous contrôle, David, en introduisant « l'ennemi » dans la place, ne courait-il pas un risque aussi fou que lors de son affrontement de jadis avec Goliath, le géant Philistin ? Certes, David n'aventure ce geste qu'après avoir accédé au trône de « tout Israël et Juda » (2 S 5,5), à une époque de victoire et de stabilité (2 S 8,14-15), mais le récit biblique montrera par la suite que sa royauté était bien loin d'être hors d'atteinte.

La parabole discrètement suggérée par ce récit de 2 S 9 illustre dès lors la sortie de l'engrenage des rivalités et de sa malédiction, au profit de ce qui stabilise un royaume et contribue à son *shalôm*, à sa paix et à sa prospérité. Dans notre histoire personnelle, nous sommes également confrontés à ce choix : prendre la voie de ce qui relie et rassemble ou tourner en rond dans de vieilles rancœurs et d'anciennes querelles. Lorsque nous faisons le choix de restaurer la relation, cette histoire nous rappelle que, pour mener à bien notre entreprise, nous avons besoin de nous fonder sur la bonté d'un Autre et de puiser à la source de la *béséd* de Dieu. C'est là que nous trouverons l'énergie nécessaire pour nous mettre en peine des Mefibosheth sur notre chemin, des petits, des malmenés et des meurtris de la vie pour leur tendre la main.

Sur le plan politique enfin, au Moyen-Orient ou ailleurs, partout où deux peuples sont chacun le Mefibosheth de l'autre, l'attitude de David, touché par la grâce – se mettre en peine de ses rivaux de toujours et rechercher le dialogue avec eux – n'ouvre-t-elle pas pour tous la voie du *shalôm* tant espéré, d'une paix juste et d'une prospérité durable ?

## Postlude

Permettez-moi le partage d'une expérience personnelle. Un « dimanche des malades » où j'avais préparé un message sur l'histoire de Mefibosheth, j'ai eu la surprise de découvrir qu'un groupe d'une vingtaine de handicapés physiques, dont plusieurs en chaises roulantes, assistait au culte. On imagine mes craintes et tremblements en partageant cette

parole... Mais, durant l'échange qui suivit, l'un d'entre eux demanda le micro. Malgré son élocution rendue difficile par la maladie, il réussit à articuler clairement et fortement : « Depuis tout le temps que ce texte existe, pourquoi n'en a-t-on pas parlé plus tôt ? Pourquoi ne nous a-t-on jamais dit que, déjà dans l'Ancien Testament, Dieu portait un tel intérêt aux handicapés ? »

C'est à cause de ce cri du cœur que j'écris aujourd'hui. ■